CONTE INÉDIT

# LA PEUR

Nous causions, après le repas du soir, autour d'un feu qui mourait. Toutes nos dispositions étaient prises pour la chasse du lendemain matin. Il était tard. Les femmes, les enfants, les domestiques, déjà montés dans leurs chambres, dormaient. A travers les minces cloisons, quand nul ne parlait, on entendait distinctement les souffles réguliers et monotones.

La conversation languissait.

—Allons dormir, dis-je; s'il faut partir à trois heures, avant l'aube, il n'est que temps.

Nous nous levâmes tous, mon oncle, le père Granon, deux voisins et moi. Nous sortîmes sur la petite terrasse qui est devant la maison et domine le village, pour examiner le temps et sentir d'où le vent soufflait.

Il faisait un clair de lune splendide et l'on y voyait comme en plein jour. A nos pieds, le village et la campagne reposaient dans une lumineuse clarté bleue. Le cri incessant et monotone des grillons dialoguait dans la nuit troublait seul le paisible sommeil des choses.

—Beau temps, dit mon oncle, belle soirée pour aller "à l'espère" .... (c'est-à-dire attendre le gibier à l'affût dans un champ où il vient manger pendant la nuit)

—Oui, répartit le père Granon, la lune était pareille le soir où je les ai vus....

—Qui ça? demandai-je.

—Ah! c'est vrai, s'écria mon oncle, il ne sait pas! Mon neveu n'est pas revenu ici depuis l'an dernier. Allons, père Granon, narrez lui votre rêve....

—Mon rêve! Je vous répète que je ne dormais pas.... que je les ai vus comme je vous vois... que je leur ai même tiré dessus.....

—Oui, oui, c'est bon, calmez-vous, père Granon; et racontez-nous encore une fois votre fameuse nuit.....

Bien qu'ayant entendu plus de vingt fois le récit, tous s'assirent sur le rebord de la terrasse. Je m'assis aussi. Seul, le père Granon était resté debout. La lune projetait, derrière lui, une ombre mobile; et chacun de ses gestes en était démesurément agrandi.

—Oui, il faisait une soirée comme celle-ci, plus claire, encore peut-être.... J'étais allé me poster "à l'espère" dans mon champ des "Miaurettes," tu sais, celui qui est tout en haut du coteau, sous les vieilles murailles de l'ancien château.... Je m'étais dissimulé à l'ombre d'un noyer.... Une demi-heure, une heure passèrent: je ne vis rien venir.... La nuit n'était pas trouble et je sentais, peu à peu, le sommeil me gagner.... J'allais me lever et rentrer, lorsque tout à coup—comme les douze coups de minuit montaient vers moi dans la nuit calme, que pas un moutonne ne troublait—il me sembla que j'entendais des pas... Etaits-ce un renard, un bêvre?.... Je redoublai d'attention.... Je ne vis rien.... Pourtant les bruits me parvenaient, très distincts... Je tendis l'oreille, retenant mon souffle, fermant les yeux pour mieux écouter.... C'était étrange. Les pas se rapprochaient, s'entendaient tout près, s'éloignaient de nouveau, puis revenaient près de moi avec une étonnante régularité. Je ne savais que penser et je me perdais en conjectures.... Tout à coup, comme une balle—et rien qu'à ce souvenir je tressaille encore—une idée me frappa au cerveau: c'étaient des pas humains! Des pas humains.... Alors, sans que je puisse vous dire pourquoi, ni comment, je me mis à frissonner des pieds à la tête, à trembler, mais à trembler comme une feuille sous un vent d'orage, sans pouvoir m'arrêter.... Je ne suis pourtant pas poltron, certes, et je crois l'avoir prouvé. Je n'ai pas eu peur quand j'ai rencontré, sans armes, un ours sur le plateau de Glandaz, ni pendant la guerre, ni l'an dernier quand je fus attaqué au retour de la foire de Crest.... Eh! bien, ce soir-là, j'ai eu peur, peur comme je ne croyais pas qu'il fût possible.... J'entendais des pas, et je ne savais point "qui" marchait. J'essayai de raisonner. Je songeai à un malfaiteur, à un maraudeur; mais que serait il venu chercher? Et puis, il ne se serait pas promené ainsi, de ce pas régulier qui faisait crier le sol et froissait parfois les feuilles mortes. S'il ne m'avait pas vu, il aurait continué son chemin; s'il m'avait vu, il se serait caché ou aurait fui. L'hypothèse était absurde.... Mais alors quoi? Je ne savais plus que supposer... Et c'est ce qu'il y a de plus terrible au monde... Etre en présence d'un danger que l'on voit, ce n'est rien! Ce qui est effrayant, c'est de flairer un danger, c'est de se trouver devant un danger qu'on pressent mais que l'on ne sait pas, c'est d'avoir la certitude absolue qu'un danger vous menace dont vous ne pouvez pas vous préserver puisque vous ne le connaissez pas.... Qui n'a point éprouvé, une fois dans sa vie, cette peur-là, ne sait pas ce que c'est que la peur ... Oh! c'est facile de donner des conseils et de prendre un air brave quand on est de sang froid, de dire: moi, j'aurais fait ceci; moi, j'aurais fait cela ....—Vous n'auriez rien fait du tout! Quand la peur, la véritable peur s'empare de vous, c'est fini! Vous n'êtes plus maître de vous, vous ne vous appartenez plus et il n'y a pas de raisonnement au monde qui puisse y changer quelque chose.... Je grelottais véritablement de frayeur. Une sueur froide coulait à grosses gouttes sur mon visage.... Il fallait, cependant, en finir.... Alors, je pris mon courage à deux mains, comme on dit, et, lentement, doucement, je me levai.... Une fois debout, mon cœur battant à se rompre, j'écoutai de nouveau: les pas, toujours pareils et réguliers, revenaient, s'approchaient, puis repartaient et s'éloignaient ....—Il faut que je voie, pensai-je; et, coûte que coûte, je veux savoir, dussé-je y laisser ma peau!.... J'affirme qu'à ce moment-là ce n'était pas une simple façon de parler: j'avais la certitude que j'allais être tué.... C'est bête, mais c'était ainsi.... Je connaissais une brèche dans le mur, à quelques mètres au dessus de l'endroit où j'étais. Avec d'infinies précautions, faisant un pas toutes les minutes, écartant les feuilles sèches avant de poser le pied, longeant le mur et cherchant à me fondre dans son ombre, le fusil presque en joue et le doigt sur la gâchette, j'arrivai jusqu'à la brèche.... Je n'avais plus qu'à avancer la tête pour voir.... Je respirais à peine; mes jambes pliaient sous moi... Brusquement, je me penchai en avant et je vis.....

—Quoi donc, père Granon? dis-je.... Sans doute quelque chien égaré ou quelque chauve-souris voletant entre les murs..

—Ne plaisante pas.... Je vis nettement, entends-tu, comme je te vois en ce moment, je vis, à quelques mètres devant moi, deux êtres humains, un jeune homme et une jeune femme, qui marchaient lentement, d'un pas égal et tranquille. Ils étaient vêtus de longs voiles blancs, pareils à des suaires. Au moment où je regardai, ils me tournaient le dos et s'éloignaient; ils faisaient de grands gestes, comme s'ils discutaient.... Quand ils revinrent vers moi, je vis qu'ils se parlaient. Leurs lèvres remuaient, mais aucun son n'en sortaient.... Le couple s'approchait de moi.... "Ils vont me voir!" pensai-je.... Alors, instinctivement, sans savoir ce que je faisais, j'épaulai et je lâchai mes deux coups.... Que se passa-t-il alors?—Je n'en sais rien .... J'ai dû rouler par terre.... Quand je repris connaissance, le jour naissait.....

—C'est donc que vous aviez rêvé! m'écriai-je.

—Tout le monde me dit cela, et, moi-même, un instant, je l'ai cru. Cependant, les deux coups de mon fusil étaient bien réellement partis.

—Vous avez dû tirer, tout en dormant, au milieu de votre songe.....

—Peut-être.....

—Et vous n'y êtes pas retourné?

—Y retourner!.... Ah! non, par exemple, jamais! Ecoute, je ne suis pas riche; mais pour mille francs, entends-tu, pour mille francs, je ne recommencerais pas une nuit pareille.... Tous les bêvres du pays peuvent venir, dans mon champ, danser au clair de lune: ce n'est pas moi qui les dérangerai.

—Et personne d'autre n'y est allé?

—Si, dit mon oncle; j'ai passé une nuit, avec quatre chasseurs du village, mais nous n'avons rien vu.

—Vous aviez rêvé, père Granon!

—Cela se peut.... Et, pourtant, chose curieuse, le vieux Reboul, le plus vieux du pays, s'est alors souvenu d'une légende qu'on lui avait racontée quand il était enfant.... Le château en ruines aurait, jadis, été témoin d'un drame affreux. Un des seigneurs qui l'habitèrent, aurait surpris et tué sa femme adultère et son complice; et, pour que les coupables ne puissent trouver le repos, même dans la tombe, Dieu les aurait condamnés à revenir, parfois, sur les lieux où ils pêchèrent pour se reprocher, éternellement, l'un à l'autre, leur faute et leur malheur.... Est-ce eux que j'ai vus?—Je n'en sais rien ... Toi qui es savant, tâche de trouver une meilleure explication.... Mais il est tard; il faut aller se coucher... Et puis, quand je pense à toutes ces choses, avant de dormir, j'ai de terribles cauchemars.... Allons, bonsoir, bonsoir à tous... Le temps est superbe; pas un nuage au ciel.... à demain!

—

Rien n'est contagieux comme la peur. Nous nous séparames sans presque échanger un mot; et, cette nuit-là, je ne pus dormir.

LE

# DESSERT

## DE CE SOIR.

Paul procède à sa toilette. Assise dans le lit, Jeanne établit ses comptes de ménage.

—Paul, donne-moi une idée. Que dois-je commander pour le dîner?

—Ce que tu voudras. Tu sais bien que je ne suis pas gourmand, moi.

Un temps.

—Paul, en revenant du bureau, cet après midi, tu devrais apporter quelques gâteaux. Nous avons papa et maman à dîner.

—Des gâteaux? Encore des gâteaux? J'en ai acheté il y a à peine trois jours. Aujourd'hui, c'est parce que tu reçois tes parents. Demain, tu imagineras un prétexte inédit.... Toujours des gâteaux!

Paul achève de s'habiller. Il marmotte:

—Chatteries... les femmes... gourmandise.... se barbouiller l'estomac.

A sept heures, Paul éprouve une légère satisfaction à quitter, sur le seuil d'une pâtisserie, le camarade de bureau avec lequel il fait route.

—Tu m'excuses, mon vieux! Des gâteaux à acheter pour le dessert.

En arrêt devant le comptoir où, dans les assiettes nombreuses, se rangent des gâteaux innombrables, il hésite.

—Des cornets à la crème? insinue la demoiselle. Ils sont exquis, monsieur.

Pour se faire une opinion, Paul en prend un.

Il le mange lentement.

Un petit plateau en fil de fer à la main, la vendeuse attend sa décision. Paul passe sa langue sur les lèvres:

—Peuh, peuh, pas mauvais. Enfin, les friandises, ce n'est pas mon fort!

Il promène, de nouveau, un doigt indecis au-dessus des assiettes.

—Et ceci, mademoiselle?

—Les tartes aux cerises? Je vous les recommande, monsieur.

Parbleu! Elle lui recommanderait toute la pâtisserie. C'est son métier. Paul s'empare d'une tarte.

—En vérité, mademoiselle, on peut se fier à votre goût. Mettez m'en une, je vous prie!.... Et ceci, mademoiselle?

—Une pâte de baba avec de la confiture d'abricots, monsieur.

La dernière bouchée d'une pâte de baba achève de disparaître entre la moustache et la barbe de Paul.

—Non, mademoiselle, non, pas de pâte de baba. Attendez, laissez-moi goûter. Je crois que nous allons nous décider en faveur d'une religieuse.

Pour réussir à fixer ses préférences sur un feuilleté aux pommes, Paul essaye et condamne, successivement, la religieuse en question, une meringue au chocolat, un savarin au kirsch.

—Combien en comptez-vous déja sur le plateau, mademoiselle?

—Trois, monsieur.

—Parfait! Et vos linzer-tartes, elles sont fraîches?

—Je préviens monsieur que celle-ci est la dernière. S'il la goûte.....

—Bah, murmure Paul, j'en connaîtrai le goût pour la prochaine fois!

On prépare le petit paquet. Paul plaisante avec la caissière:

—Neuf gâteaux! vingt sept sous! Je me ruine. Ah, on doit rapidement réaliser des fortunes dans votre métier. Les femmes sont si gourmandes!

—

Marie place les couverts à dessert devant Jeanne, Paul, belle-maman et beau papa. Elle dépose, au milieu de la table, un compotier vide, et un paquet non déplié Jeanne tranche la ficelle.

—Comment, Paul, tu n'as acheté que trois gâteaux?.....

—Oui, trois. Tu sais bien qu'il ne faut pas compter avec moi.

Jeanne esquisse un haussement d'épaules contrarié. Elle se décide à donner le cornet à sa mère, à attribuer la tarte aux cerises à son père. Elle conserve pour elle le feuilleté.

Belle-maman, d'un mouvement brusque, replace son gâteau dans le compotier.

Beau-Papa.—Si Paul n'en mange pas, vous me permettrez de remettre cette tarte.

Jeanne.—Paul, veux-tu la moitié de mon feuilleté? Eh bien, c'est décidé, je n'y toucherai pas.

Les trois gâteaux sont retournés à leur place primitive. Un silence pendant lequel les regards se posent tour à tour, sur Paul puis sur le compotier, puis sur Paul.

Paul (se décidant à se servir.) —J'ai horreur des discussions. J'accepte le cornet. C'est bien pour vous faire plaisir.

Jeanne.—Voilà qui est gentil! Et toi, maman? Le feuilleté ou la tarte? Manges-en un, papa mangera l'autre.

Belle-Maman.—Ah! ça, jamais de la vie, ma fille! Faisons le contraire. Toi, gardes-en un, et offre l'autre à ton père.

Jeanne.—Maman, je t'assure, j'ai trop dîné.

Belle-Maman.—N'insiste pas, Jeanne, tu perds ton temps.

Paul, (intervenant.) — Vous avez tort, belle-maman.....

Belle-Maman.—Non merci.

Paul.—Allons, beau-papa, montrez-vous moins entêté que les dames.....

Beau-Papa.—Non, merci!

Paul.—Prends-le, toi, Jeanne. Je te certifie que.....

Jeanne.—Non, merci!

Bonderie générale.

Paul.—Oh! oh! oh! Tant d'embarras pour un méchant gâteau! Si vous êtes décidés à faire la tête toute la soirée.... Soit! Je me résigne encore! N'en parlons plus.

Seul, le feuilleté demeure, à présent, dans le compotier. Jeanne le plaque sur un coin de l'assiette de son père. Sans mot dire, il le remet dans le compotier. Jeanne le transporte dans l'assiette de sa mère. Sans mot dire, elle le remet dans le compotier. Le père et la mère, la main tendue vers le feuilleté, et les yeux tendus vers Jeanne, se livrent à une mimique suppliante.

Jeanne.—Non! non! non! C'est bien simple, je sonne et je le donne à la bonne.

Paul (haussant les épaules)—Offrir des gâteaux à la bonne, maintenant! J'aimerais mieux le manger moi-même.

Paul (la bouche pleine, jurant) —Mais cristi de cristi, Jeanne, tu ne m'y reprendras plus à essayer de satisfaire ta gourmandise! Vingt-sept sous, j'ai laissé vingt-sept sous, pour toi, chez le pâtissier. Si tu t'imagines que c'est sain, d'ailleurs, ces machines là! Et madame s'étonne, après, quand elle souffre de l'estomac!

## LES DOUZE RÈGLES DES SANNYASINS

(ORDRE DE MENDIANTS INDIENS)

1. Le Sannyasin doit, chaque matin, après ses ablutions, se frotter le corps avec des cendres.
2. Il ne doit faire qu'un seul repas par jour.
3. Il doit renoncer à l'usage du bétel. (Mâcher du bétel apaise la faim.)
4. Il ne doit pas regarder les femmes en face.
5. Une fois par mois, il doit se faire raser la tête et le visage.
6. Il ne peut porter aux pieds que des socques de bois.
7. En voyage, il doit porter d'une main son bâton à sept nœuds, de l'autre sa calebasse, et sous son bras une peau de gazelle.
8. Il ne doit vivre que d'aumône, et il a le droit de la demander partout où il va; mais il est plus convenable qu'il la reçoive sans la demander.
9. Il ne doit pas s'asseoir pour manger.
10. Il doit se bâtir un ermitage auprès d'une rivière ou d'un étang.
11. En voyage, il doit traverser seulement les lieux habités et ne séjourner nulle part.
12. Il ne reconnaîtra aucune différence entre les hommes, et restera indifférent à tous les événements politiques ou autres, son unique souci devant être d'acquérir l'esprit de sagesse.

## L'Insecte à Hélice

C'est en décomposant et "recomposant"—au moyen d'un instrument approprié—le mouvement de la rame dans l'eau qu'un mécanicien français, Sauvage, a découvert l'appareil qui l'a rendu immortel, bien qu'il soit mort de faim.

Quoi qu'il en soit, il y a dans la nature un insecte à hélice, qui, depuis longtemps, aurait pu servir de modèle aux inventeurs. C'est une espèce d'abeille dont l'aile excessivement rapide (6 000 à 8.000 battements par seconde) produit, comme l'aviron, un huit de chiffre très bien configuré.

## PENSEE.

Si nous aimons irrésistiblement les lieux où nous avons été, dans notre enfance, initiés aux beautés de l'harmonie; si nous nous souvenons avec délices du musicien et même de l'instrument, comment nous défendre d'aimer l'être qui, le premier, nous révéla les musiques de la vie? Le premier cœur où nous avons inspiré l'amour n'est il pas comme une patrie?

H. DE BALZAC.

# Napoléon.

Le docteur Cabanès traite, dans la "Revue", la question de savoir si Napoléon fut épileptique. C'est une question comme il y en a tant; et pourquoi ne pas traiter celle-là parmi d'autres?

A Saint-Cloud, en 1806, une nuit, Mlle George sonna et cria au secours.... Un "libelle du temps" raconte la chose comme suit:

Le héros venait d'avoir une attaque d'épilepsie.... Quand le tyran recouvra l'usage de ses sens, la première question qu'il fit fut comment l'impératrice et les gens de service se trouvaient dans sa chambre. Quand il sut qu'ils étaient venus aux cris de Mlle George, il se précipita sur elle, la battit outrageusement et la jeta à la porte à demi-nue. Le lendemain, elle eut ordre de quitter Paris et partit pour Saint-Pétersbourg, où elle est encore.

Voilà ce que raconte un "libelle". Et il est à peu près certain que, plus tard, Mlle George racontait encore l'aventure, diagnostiquant toujours l'épilepsie. Cela prouve, au moins, qu'elle n'avait pas beaucoup de pudeur.

Dès le début de l'Empire, en 1804, on murmurait, à la Cour, que l'Empereur était épilectique. Une dame du Palais—et c'est peut être Mme de Rémusat, mais ce n'est peut être pas elle—raconte une crise qu'il aurait eue. Constant, qui a reproduit ce récit, ajoute:

Jamais l'empereur n'a été sujet à des attaques d'épilepsie; c'est encore là une de ces histoires dont on a tant débité sur son compte....

Ce témoignage est digne de remarque.

Ailleurs, Constant rapporte qu'il fut, une nuit, réveillé par des cris inarticulés que proférait l'Empereur endormi. Il entra et il le trouva "la bouche grande ouverte."

Tant qu'on voudra, mais il paraît que les épileptiques n'ont pas la bouche ouverte, pendant leurs accès. L'Empereur avait un cauchemar.

Talleyrand raconte une crise: Il gémissait et il bavait; il se roulait à terre dans des convulsions qui durèrent environ un quart d'heure. Puis il se remit à parler, reprit ses sens et nous ordonna de taire ce qui venait de se passer. Une demi-heure après, il était parti pour Carlsruhe.

Talleyrand détestait Napoléon. Et puis, Talleyrand ne raconte ni le cri initial, ni le sommeil comateux qui suit les mouvements désordonnés, ni la difficulté de parler, symptômes de l'épilepsie véritable.... Et, une demi heure après, il partait pour Carlsruhe?.... Talleyrand ne connais sait pas tous les symptômes de l'épilepsie.

Un professeur de Padoue fait observer que Napoléon ne tombait pas de cheval, ne s'arrêtait pas de parler, n'avait pas en public de troubles convulsifs comme en ont les épileptiques .... Ses médecins ont publié leurs observations: pas un mot du mal caduc.

Il y a, dit le docteur Cabanès, bien des sortes d'épilepsie: c'est "la maladie protéiforme par excellence." Elle n'était pas encore très bien étudiée et diagnostiquée, au commencement du dix-neuvième siècle.

Les partisans de l'épilepsie impériale signalent que le père de Napoléon avait des "habitudes d'intempérance",—mais ce n'est pas prouvé; — que ses sœurs manquaient de pudeur, que Pauline se montra nue devant le sculpteur Canova,—cela prouve qu'elle était bien faite et qu'elle en avait la coquetterie; — que Lucien était égoïste; que leur mère était ambitieuse; qu'il était, lui, de petite taille et qu'il avait les bras trop longs, la mâchoire inférieure trop forte, peu de poil au menton, les jambes trop courtes, la sensibilité trop excitable; qu'il avait des maux de tête quelquefois, un tic à l'épaule droite, un autre aux lèvres; en outre, quand il était en colère, l'un de ses mollets, — le gauche, assure-t-on, — tressaillait...

Diable!.... Seulement, à ce compte-là, qui est normal? Ah! que l'homme normal est rare! L'homme normal est un "phénomène", un monstre. Pour peu que la science continue, on exhibera dans les fêtes foraines, des hommes normaux comme des curiosités quasi scandaleuses et bien comiques!....

Villemain raconte qu'un jour l'Institut rendit visite à l'Empereur, qui débarquait de l'île d'Elbe. Un orateur lut quelque harangue et y glissa quelques mots en faveur de la paix. L'Empereur l'interrompit d'un grand coup de botte où il fallait.....

N'en concluons pas qu'il était épileptique, mais qu'il savait parler aux pacifistes.

Il se mettait souvent en colère.... Eh! comment faire?...

Concluons: l'Empereur était-il atteint du haut mal?

Le docteur Huchard le donne pour "passablement névropathe", mais non comme hystérique. En effet, les hystériques n'ont pas de volonté: Napoléon en avait une, et forte.... Mais il pleurait.... Qui donc eût pleuré?...

Le docteur Cabanès ne l'appelle même pas un "mélancolique". Il ajoute:

S'il avait été sujet à de véritables attaques, elles se seraient plus fréquemment renouvelées, et son entourage ne nous les aurait pas laissé ignorer.

Les témoignages que nous avons ne valent pas grand'chose, en effet:—un "libelle", un prince de Bénévent et une Mlle George qui, à Saint-Cloud, faisait l'office que l'on sait....

Et, dit encore, très justement, le docteur Cabanès, si, durant les sept années que dura sa captivité de Sainte-Hélène, l'Empereur était tombé du haut mal, on n'aurait pas manqué de le raconter. Et certes, harcelé par Hudson Lowe, en butte à mille vexations, s'il avait eu la maladie en lui, que de crises!... ..

Donc, il ne fut pas épileptique.

Le docteur Cabanès le décrit comme "un arthritique de génie".... Allons!....

Et le professeur Lacassagne a diagnostiqué en lui la "césarite". C'est-à dire qu'il avait le goût d'être empereur.... J'aime assez cette conclusion; les faits ne la démentent pas.

LES

# Prénoms de femme

Tout comme les noms de fleurs, les prénoms de femmes ont une signification poétique.

Il serait fastidieux de les citer tous avec leur signification correspondante.

Nous nous bornerons à mentionner quelques-uns des plus répandus.

Suzanne vient de l'hébreu et veut dire Lis; Marguerite, Sophie, Eugénie et Mélanie, tirent leur origine du grec, et signifient respectivement: la Perle, Sagesse, Bien née, et la Brune.

Du latin nous avons Claire, la Brillante; Martine, la Belliqueuse; Paule, la Petite.

L'hébreu nous a fourni encore beaucoup de prénoms de femme. Parmi les plus curieux citons: Rachel, qui signifie l'Agnelle; Ruth, Beauté; Sarah Princesse; Marie, l'Elevée, Esther, la Secrète, et Déborah, l'Abeille.

Iuès, qui veut dire Chaste, est d'origine germanique.

—

Au temps du duc Léopold, il y avait au palais ducal de Nancy un ours célèbre du nom de Masco. L'histoire locale n'a pas dédaigné de consacrer cette célébrité par les honneurs de l'inscription aux Archives lorraines, et voici à quel propos.

"Pendant l'hiver de 1709, un petit Savoyard, mourant de froid dans la grange où une bonne femme le couchait ainsi que quelques-uns de ses camarades, s'avisa d'entrer un soir dans la huche de Masco, ne pensant pas au danger qu'il pouvait courir en se livrant à la merci d'un tel hôte. Masco, bien loin de faire aucun mal à cet enfant, le prit entre ses pattes pour le réchauffer, et le serra près de sa poitrine jusqu'au lendemain matin, puis il lui laissa la liberté d'aller courir par la ville. Le petit Savoyard retourna le soir à la huche, et fut reçu avec la même affection. Les jours suivants, il n'eut pas d'autre retraite; mais il fut bien plus joyeux de voir que l'ours lui avait réservé une partie de sa portion.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'on s'aperçût de rien. Un soir que le valet chargé de prendre soin de Masco vint lui apporter le souper plus tard que de coutume, il fut fort étonné de voir l'animal rouler des yeux furibonds et lui indiquer de faire moins de bruit, de peur d'éveiller un enfant qu'il tenait sur sa poitrine. L'ours, fort glouton d'ordinaire, ne parut aucunement touché des mets qu'on lui présentait.

La nouvelle s'en répandit à la cour de Léopold, et le duc voulut être témoin, avec une partie de ses courtisans, de l'acte de générosité de Masco. Plusieurs passèrent la nuit et virent avec surprise que l'ours ne remua pas tant que son hôte put dormir. Au point du jour, l'enfant éveillé fut tout honteux de se voir découvert et, craignant d'être puni, demandait pardon. Masco le caressait et l'engageait à manger ce qu'on lui avait apporté la veille, ce qu'il fit sur l'invitation des spectateurs, qui le conduisirent ensuite au prince.

Léopold prit soin de l'enfant qui, hélas! ne vécut guère; l'ours ne survécut point à son enfant d'adoption.

## Le sénateur Bailey critique le président.

Washington, 12 mai—Le sénateur Bailey en concluant ses attaques contre le président Roosevelt à propos de sa prétendue reddition dans les questions de chemins de fer et de tarif, s'est exprimé ainsi:

"Que l'on ne parle plus ici et là dans le pays de cet "homme de fer." Il est d'argile et d'argile très commune."

# LA QUESTION DU CANAL.

Washington, 12 mai—Le comité des affaires interocéanique du Sénat n'est pas parvenu à s'entendre sur la question relative au Canal de Panama.

La question a été reprise aujourd'hui, et un vote du comité qui a immédiatement suivi la discussion, a démontré que cinq de ses membres étaient en faveur du canal à écluses dont les plans ont été recommandés par la minorité du Bureau des Ingénieurs consultatifs.

Il y avait deux absents, les sénateurs Gorman et Carmack. Ce dernier a télégraphié du Tennessee annonçant au président qu'il comptait voter pour le projet de canal à niveau, ce qui donnerait à ce dernier projet une majorité d'une voix contre le canal à écluses désiré par l'administration.

Après avoir débattu pendant près d'une heure la question de savoir si le vote du sénateur Carmack était acceptable le comité a résolu de s'ajourner à vendredi prochain.

Trois projets différents ont été présentés au comité, mais deux d'entre eux seulement sont pris en considération, ils sont celui de canal à niveau qui a été accepté par la majorité du Bureau des ingénieurs consultatifs et le canal à écluses dont il a été parlé plus haut. Ce dernier projet est celui que l'administration du canal désirerait voir accepter.

Le troisième projet, celui du sénateur Morgan, a été virtuellement repoussé par la commission.

Le meeting du comité d'aujourd'hui n'a été convoqué hier qu'à une heure avancée de la soirée dans l'espoir prétend on, éviter la présence du sénateur Carmack qui est un partisan convaincu du canal à niveau.

On espérait de cette façon obtenir une majorité de deux ou trois voix en faveur du projet de canal d'excluses.

Le vote d'aujourd'hui a été comme suit:

Pour un canal à niveau: MM. les sénateurs Kittredge, Platt, Ankeny, Morgan et Taliaferro. Pour le canal à écluses: MM. les sénateurs Millard, Hopkins, Dryden, Knox et Simmons.

Le sénateur Kittredge a fait tout son possible pour faire valider le vote du sénateur Carmack, mais les autres membres du comité y ont mis objection, sous prétexte que cette manière de faire n'était pas conforme aux précédents. Le sénateur Gorman qui est malade n'a pas demandé de voter.

Si le sénateur Carmack rentre à Washington avant mercredi il n'y a nullement à douter que la majorité du comité se prononcera en faveur d'un canal à niveau.

—:o:—

## Voleurs surpris par un gardien de nuit.

Chattanooga, 12 mai— Herb Corneilson, de Danville, Ky, a été tué et Jack Richardson, de Lexington, Ky, mortellement blessé ce matin à 3 heures dans un wagon de marchandises de la ligne Queen and Crescent, par un gardien de nuit qui faisait une tournée sur les voies.

On suppose que ces deux individus étaient occupés à dévaliser le contenu du wagon lorsqu'ils ont été aperçus par le gardien, qui a fait feu plusieurs fois. Corneilson a été tué roide d'une balle dans la tête et son camarade Richardson souffre de trois blessures au corps. Le coroner a ouvert une enquête.

—:o:—

## L'état de santé de l'ex-secrétaire Carl Schurz.

New York, 12 mai—Les docteurs qui soignent M. Carl Schurz, le publiciste et ancien membre du cabinet, ont annoncé que son état de santé s'était aggravé dans la nuit et laissait peu d'espoir d'un rétablissement.

M. Andrew Carnegie a été admis ce matin au chevet du malade.

Peu avant 11 heures ce matin, les médecins ont autorisé la publication du bulletin suivant:

"M. Schurz est au plus mal."

—:o:—

## Tentative de suicide.

Chicago, 12 mai—Alvah C. Portlock, âgé de 28 ans, un résident de Knoxville, Tenn., qui depuis quelque temps habite Chicago, a tenté de se suicider ce matin dans les bureaux de la Northern Trust Company, en se tirant une balle de révolver dans le côté gauche. Il est probable que la blessure aura des suites fatales.

Pendant son transport à l'hôpital Portlock qui avait repris ses sens a déclaré qu'il avait résolu d'en finir avec la vie parcequ'une jeune employée de la banque avait refusé de l'épouser.

—:o:—